

Introduction

Le 4 octobre 1915, le quotidien *Le Matin*, spécialiste de la nouvelle sensationnelle, publie en première page l'histoire de Gabrielle Barthel, traduite devant les tribunaux allemands pour injure à l'armée. Âgée de vingt ans, originaire de Rombas dans la Moselle annexée au Reich allemand depuis 1871, cette « vaillante petite Lorraine¹ » aurait offensé des soldats allemands en les traitant de « Boches ». L'incident s'est déroulé quelques mois plus tôt, en juin, lorsqu'elle rend visite à son père, mobilisé à Zerbst dans l'ancien duché de Anhalt². Le journaliste rapporte qu'en chemin elle aurait rencontré un détachement de prisonniers français et aurait glissé à l'un d'eux un billet avec ces mots : « Savez-vous que les Boches ont subi récemment une défaite à Arras ?³ » Placée en détention préventive, la jeune femme comparaît devant le tribunal correctionnel de Dessau qui la condamne à cinq mois d'emprisonnement.

Cette affaire, par ailleurs révélatrice de la dureté de la répression organisée par la police et l'armée à l'encontre des Alsaciens-Lorrains, cristallise une partie des enjeux dont sont porteurs les mots en temps de guerre. Tel qu'il nous est rapporté par les sources françaises, le débat contradictoire qui précède la condamnation de Gabrielle Barthel le montre parfaitement. Alors que ses défenseurs peinent à convaincre le tribunal du caractère inoffensif du terme – le maire de Rombas reconnaît

même que les mères alsaciennes avaient coutume, avant-guerre, d'appeler leurs enfants « alboches » quand ils étaient « lourds, têtus et maladroits⁴ » –, l'accusation n'a nulle difficulté à établir le délit, tant le mot, expertisé par deux professeurs de linguistique dépêchés sur place, est désigné comme le révélateur de la haine de l'ennemi, et par le président du tribunal qui condamne la jeune femme comme « un abcès répugnant⁵ ».

Le mot est ainsi devenu une arme qui blesse, qui souille – celui qui désigne l'ennemi tout particulièrement – et cet incident en apparence anecdotique, nous introduit au cœur de la question que ce livre voudrait évoquer : celle de la place de la langue écrite et parlée dans la définition de l'identité individuelle et collective des êtres en guerre. Parce qu'elle constitue l'aboutissement d'un long processus de construction des identités nationales au sein duquel le rôle de la langue fut, en France et en Allemagne à tout le moins, essentiel⁶, la Grande Guerre voit, sinon émerger, du moins s'affirmer la langue comme une des dimensions constitutives des cultures de guerre. Elle acquiert alors une place importante dans les systèmes de représentations que les contemporains ont forgés de l'épreuve qu'ils traversaient, et cela au moins dans les trois pays dont il sera ici question : la France principalement, l'Allemagne et le Royaume-Uni ensuite⁷.

La langue, son vocabulaire surtout, mais aussi sa syntaxe et sa grammaire, forment la matière de ce livre et les sources à notre disposition pour l'atteindre sont innombrables, pléthoriques même. Des milliers de pages ont en effet été consacrées pendant le conflit à l'impact de la guerre sur la langue. En France, la presse quotidienne, les revues savantes, les dictionnaires encyclopédiques et les dictionnaires de langue, les grandes enquêtes linguistiques, celle d'Albert Dauzat et de Gaston Esnault tout particulièrement⁸, la littérature combattante, les journaux intimes, les correspondances des civils comme des soldats, les

discours des hommes politiques enfin constituent une manne documentaire d'une richesse exceptionnelle qui forme un ensemble à la fois dense, hétérogène et lacunaire, nécessitant tantôt le recours à l'étude de cas, tantôt l'exploration exhaustive des moindres indices laissés dans la minceur de certains documents.

Beaucoup d'entre eux sont parfaitement connus des historiens comme du grand public cultivé qui s'intéresse à la Grande Guerre. Tous sont familiers des textes de Marc Bloch ou de Jules Isaac, du *Feu* de Barbusse, des *Croix de bois* de Roland Dorgèlès ou des *Discours de guerre* de Clemenceau pour s'en tenir à ces quelques exemples. Ces sources-là, mais aussi toutes celles collectées pour cet ouvrage, nous voudrions les regarder autrement. Sans jamais nous départir de notre qualité d'historienne, il s'agit de cerner la langue comme un objet d'histoire en soi, et non plus seulement comme une source auxiliaire au service de l'historien.

L'entreprise, il est vrai, dispose de sérieux jalons posés par les plus grands spécialistes des sciences sociales dès l'imédiat avant-guerre en France. La *Revue de synthèse historique* fondée par le philosophe Henri Berr accueille alors plusieurs articles de Lucien Febvre qui cherche non seulement à démontrer aux historiens la fécondité des recherches linguistiques contemporaines, mais aussi ce qu'il nomme « la parenté des attitudes intellectuelles⁹ » entre histoire et linguistique, susceptible d'engendrer un travail commun. De son côté, la linguistique savante qui s'est constituée comme science du langage après 1870 dans le sillage des travaux allemands¹⁰, est venue à la rencontre de l'histoire sous les auspices du grand linguiste Antoine Meillet, élève de Gaston Paris et de Michel Bréal. Professeur de grammaire comparée au Collège de France depuis 1906, proche de l'école de Durkheim, Meillet défend la nécessité de croiser l'approche linguistique et le travail historique afin d'entrer plus intimement dans l'évolution

des sociétés. Sa leçon d'ouverture du cours de grammaire comparée au Collège de France dessine le projet d'une linguistique historique fondée sur la conviction que « l'étude des mots ne peut se séparer de l'étude des choses désignées par ces mots¹¹ ». Cette conviction nous la faisons nôtre, comme le programme alors dessiné par Lucien Febvre et encouragé par Henri Berr de mettre en relation non seulement l'évolution linguistique et les conditions sociales dans lesquelles les langues évoluent, mais aussi d'explorer le rôle joué par la langue dans ce que Lucien Febvre appelait alors « l'outillage mental ». La vérité, écrivait Henri Berr en 1939, « c'est que le langage est en étroit rapport avec la vie psychique, qu'il est, depuis ses origines, psychologie en acte¹² ». Il constitue un pan entier d'une histoire des mentalités et des sensibilités, née de Febvre et prolongée en France par Alain Corbin¹³.

L'apport théorique de Pierre Bourdieu constitue le second soubassement de ce travail. Sa critique de la linguistique formelle et structurale, son refus de traiter la langue comme une « finalité sans fin¹⁴ », s'éloignant par conséquent des positions développées par les tenants du *Linguistic Turn*¹⁵, son souci d'analyser la langue à travers ses usages, eux-mêmes insérés dans des relations de domination qu'ils contribuent à forger, la dimension performative de la parole et la nécessité de s'interroger sur les gestes, les attitudes corporelles, les postures propres à l'oralité ont nourri constamment notre réflexion.

C'est au contact des soldats du XIX^e siècle, de ceux qui peuplèrent les casernes de la République entre 1872 et le début du XX^e siècle¹⁶, que l'idée de travailler sur leurs pratiques langagières a lentement émergé. L'importance du vocabulaire technique, l'emploi de l'argot, et d'un argot militaire tout particulièrement, le rôle de la trivialité et de l'obscénité dans les apprentissages virils et dans l'intériorisation des valeurs masculines à la caserne¹⁷, constituaient autant d'indices de l'intérêt d'un sujet que le regard soudain posé sur lui par les contemporains de la

Grande Guerre permettait de mieux éclairer. En partie invisible avant 1914, la langue des soldats devient en effet, en raison de l'universalité de l'épreuve, la cible d'une attention qui la constitue en tant qu'objet et la modifie. C'est ainsi que nous sommes venue à la Grande Guerre.

Dans ce cheminement, deux lectures ont été déterminantes. Celle de l'ouvrage de Paul Fussell, *À la guerre*¹⁸, tout d'abord. Ancien vétéran de l'armée américaine, grièvement blessé en France en 1945, cet ancien officier devenu professeur de littérature anglaise à l'université de Pennsylvanie, a cherché à retrouver « l'insoutenable réalité des années 1939-1945¹⁹ », très largement aseptisée dans les récits ultérieurs, en accordant une attention particulière à la langue des soldats britanniques et américains pendant le conflit. Une « langue fraîche²⁰ », crue, grossière qui subvertit le discours officiel et permet de lutter contre la déshumanisation suscitée par le combat et l'absurdité d'un système militaire caractérisé par la « *chickenshit* » (mot à mot la « chiure de poussin »), c'est-à-dire le harcèlement du faible par le fort, le formalisme et l'injustice mesquine. En lisant Paul Fussell, on comprend que l'obscénité verbale n'est pas un caractère naturel à l'oralité combattante, suscitant au mieux le traitement désolé ou condescendant du lettré, au pire sa réprobation morale, voire sa censure, mais un acte culturel à part entière, une technique de subversion des contraintes et des peurs, un mode d'autodérision qui servent à maintenir les combattants en vie et qui s'ancraient largement au sein de l'armée britannique et américaine dans l'héritage de la Grande Guerre. Ce faisant, Paul Fussell est aussi un des rares intellectuels-combattants à avoir tenté un retour sur son expérience de guerre grâce à la littérature.

L'autre rencontre fut celle des textes écrits par le grand philologue allemand Victor Klemperer pendant la dictature nazie. Juif parfaitement assimilé, engagé volontaire sur le front occidental en novembre 1915 à l'âge de trente-quatre ans²¹,

professeur de langue et de littérature romanes à l'université technique de Dresde depuis 1920, il est victime dès l'arrivée au pouvoir des nazis en mars 1933 d'une persécution qui commence avec la destitution de sa chaire en mai 1935 et s'achève avec le bombardement allié sur Dresde le 13 février 1945 auquel il doit d'échapper *in extremis* à la déportation. Pendant ces années sombres, il tient un journal intime grâce auquel il résiste, jour après jour, à la menace d'anéantissement programmé par les nazis, et achève en décembre 1946 un essai tiré de ses journaux intimes intitulé *LTI, la langue du III^e Reich. Carnets d'un philologue*, publié en 1947. Ce texte, bien connu aujourd'hui grâce à sa traduction française en 1996, constitue une lumineuse entreprise d'intelligibilité d'un moment historique grâce à l'approche linguistique. Klemperer se propose de déconstruire la structure profonde du nazisme en reconstituant pas à pas les logiques qui présidèrent à l'organisation d'une « langue nazie » lentement disséminée dans le corps de la nation en guerre. Son analyse, menée à partir des outils de sa discipline, a conforté en nous la légitimité d'une étude sur la *langue de guerre* dont il situe lui-même l'émergence avec la Première Guerre mondiale. Dans son journal intime, il note le 27 juillet 1934 : « Le projet d'une étude sur la langue du III^e Reich prend aussi de plus en plus de place dans mon esprit. À développer par la littérature, par exemple lire *Mein Kampf*, dans lequel la langue de la Première Guerre devrait apparaître nettement comme étant à l'origine (au moins partiellement) de celle d'aujourd'hui. C'est Eva qui attire mon attention sur cette langue de guerre [...]»²².

La langue de la Première Guerre mondiale. Existait-elle vraiment ou n'était-elle que le produit d'une reconstruction en grande partie anachronique venue des analyses formulées à propos de la Seconde Guerre mondiale ? En quoi son étude, nécessairement partielle en raison des contraintes imposées à l'historien de la Grande Guerre par le recours aux traces écrites relatives à l'oralité, pouvait-elle approfondir notre connaissance

d'une expérience qui, depuis une vingtaine d'années, a fait l'objet d'un si profond renouvellement ? Sans oublier ces réserves, ce livre se fonde sur quelques hypothèses qu'il se propose de mettre à l'épreuve.

La première repose sur l'idée qu'en étudiant la langue, on cernera de plus près l'*ethos* combattant. Les pratiques langagières des soldats, la complexité des usages de la langue qu'ils savent mettre en œuvre en fonction de contextes, d'interlocuteurs et d'intentions fort différents sont un moyen d'approcher plus près des replis de l'intimité combattante. Nul ne l'a sans doute mieux dit, malgré toutes les réserves qu'il formule ensuite dans son œuvre à l'encontre de mots incapables, selon lui, de traduire la réalité de l'expérience traversée²³, que le philosophe Brice Parain dans divers textes écrits après coup. Mobilisé en 1917, à vingt ans, sur le front occidental dans un régiment de chasseurs à pied, il découvre l'impitoyable existence du simple soldat qui s'inscrit durablement sur son corps comme dans son vocabulaire. Démobilisé en 1919, il évoque dans un texte autobiographique publié en 1960, *De fil en aiguille*, l'effet de sidération produit à son retour dans la vie civile sur son frère cadet par le spectacle de sa métamorphose physique et verbale qu'il décrit, pudiquement, en ces termes : « Je lui montrais mes points noirs dans la peau de ma figure, je ne parlais plus qu'argot. Ça l'avait un peu effrayé²⁴ ». Si la guerre transforme ceux qui l'ont faite, l'un des lieux de la métamorphose est bien le langage, la langue et ses usages qu'il convient d'étudier en leur restituant leur profondeur historique. Car la *langue de guerre* telle qu'elle se déploie entre 1914 et 1919, son vocabulaire et sa morphologie, s'enracinent profondément dans un héritage élaboré au cours du XIX^e siècle à la faveur d'une confrontation répétée des Européens, et des Français tout particulièrement, à l'expérience de guerre. Cet objet est donc l'un de ceux qui permettent de suivre les continuités entre paix et guerre²⁵, d'interroger la manière dont les sociétés cherchent à assumer dans le temps de paix le

risque d'un conflit armé et s'y préparent. Il souligne ainsi la pertinence d'un désenclavement chronologique de la Grande Guerre en aval – notre étude se clôt en 1919 au moment où la *langue de guerre* cesse selon plusieurs observateurs de se renouveler – mais aussi en amont au cœur de ce XIX^e siècle auquel elle est reliée par tant de fils.

Comment, enfin, étudier la langue des combattants sans se pencher également sur celle des civils, hommes, femmes et enfants ? Instrument essentiel de communication, la langue écrite et parlée constitue un des théâtres du partage de l'épreuve entre l'avant et l'arrière, un des témoins aussi de l'expérimentation, souvent douloureuse, d'une distance entre ces deux univers qui ne s'efface pas entièrement pendant ce conflit. Elle met en évidence l'affaiblissement de cette limite, fruit de l'entreprise de banalisation définie par Georges Mosse comme le passage du sacré au profane²⁶. Passage en partie favorisé, en partie contesté, empêché par les combattants eux-mêmes, comme nous le verrons dans les pages qui suivent.